



© Mélanie Hofmann

Le paradoxe de l'autonomie

La chorégraphe Alexandra Bachzetsis dévoile sa pièce *A Piece Danced Alone*. Où comment la perte du contrôle de soi se confronte à l'expérience.

— Par Monika Szewczyk. Traduction : Maxime Morel

DANSE

02 - 03.11.11

Alexandra Bachzetsis
A Piece Danced Alone

Présentation, sous une autre forme, de la pièce *A Piece Danced Alone* au Centre d'art contemporain de Brétigny les 8 et 9 novembre

■ La performance d'Alexandra Bachzetsis, *A Piece Danced Alone*, commence par un acte d'autodescription, une sorte de curriculum vitae énoncé par la danseuse, jeune femme pétrie d'ambition – «... *Je suis née en 1978... J'ai commencé les cours de danse et d'acrobatie à l'âge de 4 ans... Je suis partie en tournée avec le Cirque du Soleil en Asie... J'ai suivi des cours à DasArt à Amsterdam... J'ai dansé pour la troupe The Wooster Group... etc.* » La chorégraphe met en évidence le désir contemporain d'autoportrait, de révélation de soi, d'auto-analyse et de confessions orales, non pas à un prêtre mais devant des caméras. Au début de la performance, Bachzetsis, vêtue d'un jean gris, d'une chemise grise et de tennis blanches à la garçonne, s'avance et passe devant un écran de télévision placé sur la gauche de la scène. Elle s'assied à une table, face à une caméra et de profil par rapport aux spectateurs. Le décor minimaliste évoque l'ambiance tant d'un studio d'enregistrement que d'une salle d'interrogatoire. L'image du visage de la danseuse, projetée sur l'écran de gauche, crée l'impression d'un dispositif en circuit fermé. Alors qu'elle nous livre, avec honnêteté, les détails de son parcours de danseuse, de sa formation jusqu'à la présentation de sa nouvelle pièce, elle laisse s'échapper quelques sourires. Ces sourires, légers mais bien synchronisés, trahissent qu'elle ne nous dit pas toute la vérité : en regardant la version imprimée de son curriculum vitae, on apprend qu'elle est en fait née en 1974 et on peut douter qu'elle ait effectivement participé à la tournée du Cirque du Soleil en Asie. La vérité absolue et « The Real Slim Shady » (une chanson hip-hop

écrite par Eminem qui fait référence à la dualité humaine et l'image de soi) ne sont pas en question ici. Au contraire, la présence de la caméra met en évidence le fait que la construction de soi passe, dans cette performance, par un procédé qui ne peut pas être réduit au simple équipement matériel utilisé (une caméra ou un moniteur) ; elle s'apparente davantage à l'ensemble du processus physique et mental d'enregistrement et de répétition démentiel des gestes.

Pour renforcer cette idée, non pas une mais deux danseuses évoluent sur scène. Une fois le premier solo de la brune Bachzetsis achevé – une sorte d'interprétation virtuose de mouvements serpentins qui décode l'érotisme du hip-hop et s'inspire des mouvements de *pole dance* dans une sublime démonstration de Skillz (argot de « talent », en référence à la culture urbaine) –, l'autre danseuse, Anne Pajunen, blonde décolorée et vêtue de la même façon garçonne, entre sur scène. Cette danseuse entreprend un rituel similaire à celui d'Alexandra Bachzetsis devant la caméra, répétant et entremêlant certaines de ses actions, pour finalement présenter la première de sa nouvelle réalisation : *A Piece Danced Alone*.

À son tour, elle se met à danser, utilisant son propre langage corporel, des *staccato jives*, des petits mouvements saccadés. Toutes les deux continuent à danser seules et alternativement. Dès que l'une conclut en beauté un solo, l'autre danseuse se place au même moment sur le devant de la scène. Cela n'est pas sans rappeler l'étrange va-et-vient entre Carole Bouquet et Angela Molina partageant le même rôle d'une pauvre mais très séduisante danseuse de flamenco dans le film *Cet obscur objet du désir* de Luis Buñuel. Ou, plus récemment, dans le film *Black Swan* (2011), qui met en scène la relation dialectique entre Natalie Portman et Mila Kunis, toutes deux pressenties pour le même rôle dans une version du *Lac des cygnes* qui exige de la danseuse principale d'interpréter à la fois un cygne blanc angélique et son double démoniaque. À noter également que ces deux films mettent en scène des danseurs et que tous deux s'intéressent, d'une certaine manière, à une névrose spécifique qui apparaît lorsque l'on passe des jours et des jours à répéter et analyser les mêmes gestes devant un miroir. L'œuvre de Bachzetsis, la plus existentialiste à ce jour, est probablement la plus personnelle.

À la moitié de la performance, une deuxième série de confrontations face à la caméra soulève les questions relatives aux attentes de la retransmission en direct, qui devrait, en principe, créer un double de chacune des danseuses mais qui au contraire participe à l'étrange fusion entre les deux femmes. Bachzetsis s'assied devant la caméra et alors que son visage apparaît en transparence, superposé sur celui de Pajunen, elle demande (le son étant celui de sa voix, non plus celui émanant du moniteur) : « *Étais-tu blonde ?* » S'ensuit une série de questions introspectives dont l'écho couvre le son d'un métronome qui bat la mesure, renforçant davantage la tension de la scène. À la suite de cela, la danseuse blonde interprète un solo sur la chanson « *She's Lost Control* » du groupe Joy Division puis la brune la suit dans un solo sur la chanson de *Flashdance Fame*, « *She's a Maniac* » de Michael Sembello.

La perte de contrôle de soi, inhérente à la pratique de la danse et à laquelle, il me semble, nous aspirons tous, est-elle opposée à la perte des expériences acquises inconsciemment au travers des rituels du quotidien d'enregistrement et de répétition des gestes ? Ces deux aspects, tels les deux corps de ces danseuses, coexistent et s'entremêlent dans la pièce *A Piece Danced Alone*. Paradoxalement, la tentative de construire une image de soi indépendante nécessite le recours à une autre. ■